

La vieille dame du train

Par Anne LAVIELLE
1^{er} prix (catégorie Adultes)

Ses yeux étant désormais fatigués, son temps de lecture s'était réduit ; son ratio quotidien s'étendait à quelques pages seulement, en pleine lumière, pages dont elle devait absolument profiter, dont elle devait choisir l'heure, pour qu'elles puissent durer, se déployer, sur l'ensemble de la journée.

Le plus souvent, elle choisissait l'heure pleine de l'après-midi, la mi-journée ; ainsi la première moitié en était consacrée à l'attente, et la deuxième à la résurgence des images, aux musiques des mots lus, aux histoires décomposées, au frisson des hypothèses.

Il en est ainsi de tous les plaisirs avec l'âge : ils se raréfient, et chacun d'entre eux semble durer davantage, parce qu'il ne se consume pas dans une frénésie de désirs divers et contradictoires. Quelques pages seulement, une seule cigarette, un seul verre de vin : devoir y renoncer totalement aurait signifié pour elle entrer définitivement en vieillesse.

Mais il était un bonheur nouveau qu'elle avait découvert pour combler les vides, et dont elle profitait souvent, bien qu'il modifiât, lorsqu'elle s'y adonnait, la place centrale et solaire que ses précieux moments de lecture immobile et silencieuse occupaient dans la création de ses journées.

Elle prenait le train : aller-retour dans la journée. A l'arrivée, elle ne dépassait jamais la gare, où elle buvait un thé, en regardant les gens pressés.

Elle aimait ces menus voyages, le défilé des paysages - qu'ils fussent beaux lui importait peu, l'essentiel pour elle était qu'ils soient en mouvement, comme les pages des livres dans lesquels on vit.

Elle choisissait toujours un compartiment, et si celui où sa place était réservée se retrouvait vide, elle en changeait. Il fallait qu'elle soit entourée de gens étrangers, et, pour que son plaisir soit complet, que ces gens lisent.

Alors, elle regardait les titres de leurs lectures, et, grâce à ces titres, elle se faisait une image d'eux, ils devenaient pour elle des personnages. Qu'elle ait lu elle-même par le passé les œuvres ouvertes devant eux lui remémorait les histoires ; qu'elle ne les connaisse pas, les titres à eux seuls suffisaient à tisser mille histoires.

Ces voyages en train l'invitaient aussi au souvenir ; sur les paysages se superposaient des images de son passé, de sa vie.

Adolescente, elle avait découvert la force des sentiments dans *Le Rouge et le Noir*. Le personnage de Mathilde de La Môle lui avait enseigné la passion : c'était elle qui lui avait plu, bien davantage que Madame de Rênal, et ce personnage ne l'avait jamais tout à fait quittée. Encore aujourd'hui, il représentait la fougue d'autrefois. Elle avait oublié les traits de son amour de jeunesse, elle se souvenait à peine de son prénom, mais elle n'avait pas oublié le moment où,

frémissante de désir, elle avait voulu couper sa chevelure, et su que ce geste était impossible, parce qu'il ne pouvait pas être compris, parce qu'il ne s'accordait pas au cadre de sa vie de village, à la bienséance. Elle avait eu le courage de quitter tout cela, de devenir une héroïne, d'aller à Paris comme couturière, de fréquenter les caves de jazz en s'identifiant à la Chloé de Vian, sur l'air fameux de Duke Ellington.

Sa vie n'aurait été tout à fait la même sans ces livres qui l'avaient guidée. Les romans l'avaient-ils influencée dans ses choix, ou ses choix de vie l'avaient-ils incitée à la lecture particulière d'œuvres dans lesquelles elle avait cherché des approbations ? C'était une énigme qu'elle préférait ne pas résoudre. Son existence et ses lectures étaient si étroitement liées qu'elles finissaient par se confondre, presque, en une même teinte.

Elle avait mené une existence comme tant d'autres : un jeune bureaucrate charmant lui avait fait une cour délicate, ils avaient acheté un petit appartement dans le XIX^e, dans lequel ils s'étaient enfermés avec *Les Choses* de Georges Perec, et les rêveries d'Emma Bovary l'avaient bercée trop souvent tout au long de sa vie conjugale. Elle avait eu des rêves, elle les avait parfois suivis, les romans l'avaient empêché de coller tout à fait à ce qu'elle représentait : une femme de classe moyenne, mère d'une fille, patronne d'un magasin de prêt-à-porter, épouse d'un mari présentant bien, ayant une bonne situation. Cela pouvait étonner : qu'elle ne porte pas plainte lorsqu'une employée l'avait volée parce que les yeux d'abîme de Raskolnikov l'avaient tant poursuivie, qu'elle parte, soudain, pour l'Amérique, deux mois entiers, sur les traces de Kerouac, qu'elle puisse pleurer deux jours après la lecture de *L'Amant de la Chine du Nord*, de n'avoir jamais vécu cela, mais de pouvoir l'entrevoir, malgré tout.

Les livres l'avaient sauvée de la vie qui glisse sans accrocs, de la banalité qui consume. Ils lui avaient permis d'élever sa fille comme une femme libre. Ils lui permettaient aujourd'hui, grâce à la lecture de Houellebecq, de Laurens, de Jonathan Littell, de ne pas devenir une vieille personne, de ne pas sombrer avec la disparition de son époque.

Elle se surprenait souvent à repenser surtout aux grands auteurs, que la mémoire de l'ensemble des hommes avait élus, et à fouiller en vain ses propres souvenirs, à la recherche de toutes ces œuvres lues, qui lui avaient souvent apporté un simple détail d'élucidation, un reflet de ses sentiments, un éclair, une confiance. Parfois, elle entrevoyait les contours d'une couverture, mais sa mémoire, la trahissant, ne retrouvait plus les mots assemblés du titre.

Elle revoyait vaguement des couvertures jaunies de vieux livres de grenier, des livres aux pages écornées par d'autres, livres de bibliothèque, des livres à la couverture noire étranglée d'un trait jaune tenu par une femme nue à l'anatomie généreuse. Odeurs — de ceux qui ont vécu, des papiers nouvellement imprimés —, couleurs des livres : rouge et or, rosé de ceux de son enfance, verts des collections de classiques. Le beige pâle de Gallimard, le bleu du Mercure, les couvertures colorées de certaines collections de Corti. Ces livres prêtés, perdus, abandonnés dans les mouvements de la vie, contre lesquels elle s'était endormie, comme d'autres amants.

Elle était ce jour-là dans le train Bordeaux-Bayonne. Elle était partie de Périgueux, où elle vivait, revenue dans sa région natale, et avait changé à Bordeaux.

Le long paysage des Landes était devenu un désert sans limites, le compartiment un lieu isolé, et les êtres qu'ils étaient de pauvres individus sans repères et sans lumières. A sa gauche, un étudiant, visiblement soucieux, tenait entre ses mains un exemplaire de *En attendant Godot* : la couverture blanche, cadrée de bleu, avec les deux formes humaines noires.

Le train était bondé ; c'était le début du week-end, bientôt l'été, les gens rejoignaient la côte.

Une adolescente lisait un polar au titre inconnu d'elle, et elle se demanda quand retentirait l'alarme d'arrêt d'urgence, et qui l'on découvrirait alors mort, torturé, dans un bain de sang. La police serait dépêchée, sans nul doute, le train ne repartirait pas avant que le meurtre ne soit élucidé, tous les suspects potentiels étant confinés là. Un frisson de délicieuse épouvante la fit sourire.

Il ne restait plus que deux places dans le compartiment (l'un d'eux ne lisait pas et, pis, troublait la lecture, par ses ronflements).

A Labouheyre, une jeune femme entra avec sa petite fille. La jeune femme avait les traits tirés, mais elle était belle, elle avait le regard profond.

L'enfant réclama une histoire et la jeune femme demanda d'un frêle « Cela ne vous dérangera pas ? » l'autorisation aux autres voyageurs, qui la lui accordèrent tous d'un sourire discret. Alors d'une voix douce et d'un ton juste, la mère lut pour sa fille un conte d'Afrique. Elle ferma les yeux, pour écouter comme l'enfant, les mots tisser la légende, se balader dans la savane et lutter contre le tigre roi.

Et puis, elle quitta cette histoire qui lui ouvrait d'autres portes.

Elle ne se rappelait plus le titre ; elle revoyait juste la couverture, une couverture jaune dessinant un désert. Elle l'avait tant cherché, en vain, ce livre. C'était le premier de son souvenir ; elle l'avait reçu pour Noël. Elle en gardait un sentiment de tristesse profonde. Elle n'avait pas pu sauver le petit fennec perdu dans le désert.

Et, pensant à cette couverture de livre, pensant à ce fennec du désert, elle redevint, dans ce train là, l'enfant qu'elle avait été. Seules les émotions ressurgies d'une lecture si lointaine avaient ce pouvoir magique de remonter le temps, de transformer le train en machine magique, et de la ramener à son enfance.

A Bayonne, elle disposait de trois quarts d'heure. Elle but son thé au bar contigu au hall de gare. Elle s'avança même jusqu'à la porte vitrée. Il faisait beau, les voyageurs débarqués s'engouffraient dans les voitures venues les attendre avec des gestes gais, empressés. Elle apercevait quelques façades basques, les persiennes rouges sur le mur blanc, tout en hauteur, et devinait, plus loin, le pont qui menait au centre de la ville, courbé au-dessus de L'Adour. Elle avait déjà visité cette ville, il y a longtemps.

Elle vérifia l'heure sur le grand cadran digital, puis le numéro de son quai, et s'avança vers ce dernier. Lorsque son train entra en gare, elle monta dans un wagon dont elle avait repéré qu'il était constitué de compartiments, mais ceux-là étaient emplis d'enfants en retour de colonies et elle fut obligée de s'asseoir dans un wagon sans compartiments, sur un siège en face duquel se trouvait une place vide. Elle fut déçue du morne retour qui s'annonçait, qui la laisserait à sa solitude.

Les sièges peu à peu se remplirent autour d'elle et, juste avant le départ du train, un homme prit place face à elle, lui ayant demandé préalablement, d'une voix rauque, si l'endroit était libre.

L'homme avait une cinquantaine d'années ; il était bien vêtu, plutôt un voyageur de première. Il lisait *Le Monde*, mais de manière détachée, plutôt comme un alibi. Il observait comme la vieille dame les gens autour, écoutaient leurs bribes de conversation, détaillait leurs apparences, était curieux de leurs occupations. Finalement, malgré elle, elle s'assoupit.

En gare de Dax, alors que le train marquait une pause plus longue, et qu'elle s'était éveillée, qu'elle scrutait les voyageurs, avec avidité, l'homme s'en amusa.

- Je reconnais en vous une observatrice, curieuse des voyageurs, de leurs défilés et de leurs histoires possibles. Je me trompe ? Nous sommes de moins en moins nombreux, vous savez.

Elle sourit en guise de réponse. Il poursuivit, montrant par la fenêtre un jeune homme qui courait presque, sur le quai :

- Celui-là est pressé mais puissions-nous le suivre, je parierais qu'il court vers une cruelle désillusion, et qu'il n'y aura personne pour l'attendre.

Elle sourit encore. Elle avait déjà vu cet homme quelque part. Son visage ne lui était pas étranger. Mais où ?

- Voyez-vous, en ce qui me concerne, je préfère voyager en seconde qu'en première. Il arrive en première de trouver des spécimens véritablement intéressants, mais cela est un fait rare : ce ne sont la plupart du temps que des hommes semblables, bien vêtus, concentrés sur la lecture d'une presse intellectuelle, tout en retenue. En seconde, c'est différent, on parle, on s'agite, on s'esclaffe, on n'est pas blasé des voyages.

Elle espéra qu'il extrairait de son beau cartable en cuir brun un livre, un titre mais il n'en fut rien. Il finit par replier son journal, par poser devant lui un cahier de grand format, et par se mettre à écrire frénétiquement dans ce cahier, avec un stylo plume qui grattait le papier, produisant de petits sons irréguliers.

Qu'écrivait-il ? Et où l'avait-elle déjà vu ? Elle n'était plus concentrée que sur lui. Elle essayait de deviner les mots tracés au mouvement du stylo, mais c'était là une entreprise impossible. Et, lorsqu'il posait, parfois, son cahier, sur la tablette de plastique blanc, de lire à l'envers sa belle écriture déliée, mais sa vue n'était plus assez sûre.

Elle ne vit pas la forêt des Landes au retour, son attention tout entière était contenue dans ces mots inconnus qui se traçaient face à elle.

Peu avant l'entrée en gare de Bordeaux, à une pose particulière qu'il prit en la regardant, elle se souvint : elle l'avait vu sur la jaquette d'un livre ; une photographie de petit format.. Mais qui était-ce ? Des noms se bousculaient : Dugain, Quignard, Djian, Picouly, Guyon, Grozdanovitch, Queffélec, Pennac. Elle n'arrivait pas à le retrouver. Elle avait une envie forte de le lui demander, mais elle n'osait pas interrompre ce mouvement de la main sur le papier. Lorsqu'elle serait rentrée, elle chercherait sur les dos de ses livres, cette photographie, pour y faire correspondre un nom, absolument.

Le train arriva à Bordeaux, trop tôt : elle descendait pour sa correspondance, lui demeurait visiblement. Sans doute allait-il à Paris. Ils se sourirent. Elle descendit lentement du train. Elle sentait le regard de l'homme qui la suivait tandis qu'elle s'éloignait sur le quai.

Lorsqu'il ne la vit plus, l'homme reprit les quelques pages qu'il avait écrites, d'un seul jet. La première commençait par un titre : *La vieille dame du train*.

FIN